

« Catastrophe et autres dramaticules (Cette fois, Solo, Berceuse, Impromptu d'Ohio) »

Stéphane Lépine

Numéro 28 (3), 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29426ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lépine, S. (1983). Compte rendu de [« Catastrophe et autres dramaticules (Cette fois, Solo, Berceuse, Impromptu d'Ohio) »]. *Jeu*, (28), 160–161.

dier général Richard Evraire nous donne ici un texte dramatique (?!) sur le bilinguisme au Canada: une véritable arme de la paix!... Dans sa préface, Roch Carrier indique: « À tous les anciens du Collège militaire royal de Saint-Jean [...] *Chambre 204* rappellera beaucoup de souvenirs. » Et il poursuit: « Dans plusieurs parties du monde, il [l'auteur] s'est arrêté pour se souvenir des années vécues, pour réfléchir à la réalité de son pays et au rôle qu'un militaire doit y tenir. » On ne pouvait mieux dire. En effet, ce texte, tissé d'anecdotes où s'accumulent les clichés, et surchargé de personnages (trente-quatre), certains francophones, d'autres anglophones (à noter que les dialogues et les didascalies sont parfois en français, parfois en anglais), en rendra certainement plusieurs nostalgiques... Et, parallèlement à ce récit aux sauts vertigineux dans le temps, un discours, bien militaire, messianique. Evraire y va de son plaidoyer sur l'apprentissage de la Tolérance, seule solution possible à nos conflits linguistiques. Il investit nos militaires d'une grande mission: puisqu'ils doivent parler le français et l'anglais pour réussir dans les Forces armées, c'est à eux qu'il revient d'installer ces deux langues comme officielles au pays, c'est à eux de réunir les deux peuples, et seule la Tolérance rendra possible cette fraternité... Depuis toujours, l'armée ne se donne-t-elle pas le mandat de sauver le monde? Colons-défricheurs, fils de Dieu et de l'Armée, le monde, c'est à vous!...

chantale cusson

«catastrophe et autres dramatiques (cette fois, solo, berceuse, impromptu d'ohio)»

les désagréments continus de l'oubli

Pièces de Samuel Beckett, Paris, les Éditions de Minuit, 1982, 81 p.

Beckett semble parvenu à l'immobilisation dernière. Écrivain à la recherche du silence oublié (« ramener le silence, c'est le rôle des objets »), il déroule, avec l'émotion confuse d'une vie qui n'en finit pas, le long fil d'un texte en voie de disparition. Depuis plus de quarante ans, l'auteur d'*En attendant Godot* nous fait participer à la lente agonie d'un univers qui, dans la tranquillité de sa décomposition, est amené jusqu'aux limites d'une pauvreté essentielle. Mais « décomposer c'est vivre aussi », même si « on n'y est pas toujours tout entier ». Et les personnages du théâtre de Beckett, ces absences d'hommes, ces spectres, ces êtres désinvestis, ne sont toutefois pas désincarnés, caricaturaux ou abstraits. Ils souffrent, pourrait-on dire, d'une indéclinable vitalité. Ils s'accrochent à leur discours (imagination ou fabulation) comme Beckett à son oeuvre, lui qui disait: « L'écriture est la seule réalité créée ».



Ces textes, rassemblés sous le titre de *Catastrophe et autres dramaticules*, apparaissent comme le dernier et principal événement de la tragédie beckettienne. Sans qu'il y ait véritablement bouleversement, ni même dénouement, nous lisons aujourd'hui les dramaticules comme les ruines d'un long texte soliloque orienté fatalement vers sa propre fin. Ne restent plus que la mémoire et l'ombre de ce qui a pu exister, l'espoir de regagner les espaces clos du dedans, le silence et le noir, « avec chaque mot inane plus près du dernier ». « Comme quoi mieux vaut tout compte fait peine perdue et toi tel que toujours. Seul. »

Jamais Beckett n'a mieux fait sentir que dans ces dramaticules le caractère proprement tragique de son oeuvre. Leur lecture est éprouvante. Pousser à bout le dévoilement et la non-présence, s'inscrire tout entier dans le sens d'une désagrégation progressive, vivre la disjonction et la solitude inéluctable ne peuvent être que des épreuves cathartiques. Mais pouvait-on entrevoir une autre issue? Non, « car quelle fin à ces solitudes où la vraie clarté ne fut jamais, ni l'aplomb ni la simple assise, mais toujours ces choses penchées glissant dans un éboulement sans fin ».

stéphane lépine

« théâtre 3 »

navarmore!

Quatre pièces de Yves Navarre, Paris, Flammarion, 1982, 353 p.

Dans *Vue imprenable sur Paris*, la dernière des quatre pièces qu'a recueillies Yves Navarre dans le troisième volume de son *Théâtre*, Lilly, propriétaire d'une

galerie d'art, reconnaît exposer surtout « ce qui se vend »; de Navarre, romancier mal converti au théâtre, on pourrait dire qu'il écrit « ce qui s'écrit ». Sauf, peut-être, dans la dernière pièce (où le personnage principal se suicide de bonheur), les situations chez Navarre ne laissent pas de renvoyer à des motifs dramatiques éculés (la vente de la maison familiale dans *Happy End*), à des intrigues banales (dans *le Butoir*, les retrouvailles de deux anciens amants) ou à des scènes clichés pour mauvais boulevard (les discussions entre artistes ratés dans les coulisses du café de *September Song*). Tout ici est peine d'amour et incommunicabilité, rêves déçus et psychodrame. Entre pseudo-poésie et simili-quotidienneté, l'auteur aligne platitudes, tics et poncifs, les jeux de mots sont pénibles, l'humour ne prend jamais. Même la géographie n'a pas de sens: Vancouver est à l'est de Toronto! Si ce théâtre précieux, appliqué et tout à fait petit-bourgeois n'est pas complètement inepte, il a le grave défaut d'être inintéressant. C'est pire.

benoît melançon

